



## Sept ans de solitude

*Camp Roj, nord-est syrien, 10 juin 2025.* La salle a beau être climatisée, la touffeur s’y engouffre au gré des allers et venues des femmes et des enfants. J’en reconnais certains. Cette petite fille, qui l’an dernier m’avait demandé si j’habitais dans la tour Eiffel. Une femme entre, le visage fermé, collée à sa fille adolescente. Je trouve la gamine très amaigrie. Elle me sourit. Sa dentition est cariée, son visage comme brûlé. Je leur explique ce que devient Maya, la grande sœur rapatriée deux ans plus tôt. Blessée dans les bombardements, elle avait souffert le martyr jusqu’à ce que sa mère consente enfin à son rapatriement. Mais sans elle et sans la petite. Les deux filles, que quelques années séparent, ont traversé ensemble la guerre et l’enfer des camps. Opérée en France, Maya n’est plus du tout défigurée. Elle a son propre appartement, est autonome, bientôt diplômée. Je leur tends les photos : Maya sur un scooter, Maya dans un parc, Maya devant son école, Maya tout sourire faisant un cœur avec les doigts. Silence de la mère tandis que la petite sœur s’émerveille. Son corps s’exprime, se libère, elle contemple les images de sa sœur libre de ne plus obéir. La mère se lance dans une logorrhée que je connais par cœur. Je l’arrête et me tourne vers l’enfant. Je lui dis que Maya est heureuse, qu’elle lui manque, que ce serait formidable de les voir réunies en France, là, dans cet appartement. La mère râle. Je fais mine de ne pas entendre. Si je pousse trop loin, elle va partir. Mais elle veut en savoir davantage sur Maya, je le sais, et moi seule peut la renseigner. À l’enfant j’explique la France, la vie loin des tentes, de la fange et des puanteurs de pétrole. La vie loin du néant. Elle s’effarouche, fuit mon regard, esquisse un sourire, s’autorise à imaginer. Son visage dans mes mains, je poursuis. Il me reste peu de temps. Je sais qu’elle n’a qu’une envie : quitter ce camp à jamais et retrouver Maya. Ses yeux disent oui. Puis elle pleure. La mère lui ordonne de se lever. Le temps pour moi, devant la gamine, de lui dire les mots qui blessent et qui ne souffrent pas la contradiction. Ceux que la petite doit retenir et qu’elle emportera avec les photos sous cette tente où elle vit depuis sept ans. Sept ans, la moitié de sa vie. En repartant, un enfant de huit ans me tend son doudou, me demande de le donner à sa mamie. « Comme ça, je suis sûr de l’avoir en France. Parce que quand on va partir d’ici, peut-être qu’ils ne voudront pas que je le prenne avec moi. »

*Prison d’Alaya, nord-est syrien, 11 juin 2025.* Adam est le seul Français incarcéré. On l’a emmené de force en Syrie quand il avait 12 ans. Voilà six années qu’il attend que la France le rapatrie. Blessé, usé, épuisé, il redoute d’oublier sa langue. Il est le cousin de Maya. Il a vu son visage défigurée, il sait les souffrances qu’elle a endurées. Devant les photos, lui aussi s’émerveille. Je lui raconte alors la scène de la veille. De mon téléphone, il dit à sa tante : « Tati, c’est Adam. Je sais ce que tu fais dans le camp. Il faut arrêter tout ça. Ca suffit ce cauchemar, pour nous, pour les enfants. On veut rentrer. »

*15 juin 2025, Paris.* Messages du camp Roj. Une autre maman, Maria. Elle attend depuis si longtemps de pouvoir rentrer en France : « Tous les enfants veulent se barrer d'ici. Elles sont toutes en train de les perdre. » Mais que leurs mères le demandent ou pas, la France n'a plus rapatrié le moindre enfant depuis deux ans. 